

Québec français



## Creuser le haut à Saint-Constant

Jonathan Livernois

Numéro 172, 2014

La littérature québécoise et le sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72015ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Livernois, J. (2014). Creuser le haut à Saint-Constant. *Québec français*, (172), 50-51.

Depuis des années, je ne vais plus à la pêche, mais chaque fois que j'assiste à des funérailles, que s'ouvre la terre et qu'y descend un ami, un proche, je pense que ce sont eux maintenant qui ont pour tâche de relier le fini et l'infini, que bientôt je pourrai, je ne sais trop comment,

*Par toutes sortes d'opérations, des alchimies  
Par des transfusions de sang  
Des déménagements d'atomes  
Par des jeux d'équilibre*<sup>32</sup>

être réuni à moi-même, quelque part sur un rocher, au commencement du monde. \*

\* Romancier et essayiste. Derniers ouvrages : *Aimer, enseigner* (2012), *Une idée simple* (2010), *Personne n'est une île* (2006), *Le Siècle de Jeanne* (2005)

#### Notes

- 1 Peter Handke, *L'histoire du crayon*, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 1987, p. 43.
- 2 Peter Handke, *Histoire d'enfant*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983, p. 96.
- 3 Jean Bédard, *Le pouvoir ou la vie*, Montréal, Fides, 2008, p. 265.
- 4 Pierre Vadeboncœur, *L'élève et son professeur*, Montréal, Leméac, coll. « L'écritoire », 2013, p. 428.
- 5 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque*, Montréal, HMH, coll. « Constantes », 1963, p. 191.
- 6 Pierre Vadeboncœur, *La dernière heure et la première*, Montréal, L'Hexagone/Parti pris, 1970, p. 7.
- 7 *Ibid.*, p. 18.
- 8 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque, op. cit.*, p. 201.
- 9 *Ibid.*, p. 178.
- 10 *Id.*
- 11 *Ibid.*, p. 176-177.
- 12 Jean-Pierre Issenhuth, *La géométrie des ombres*, Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2012, p. 159-160.
- 13 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque, op. cit.*, p. 171.
- 14 *Ibid.*, p. 176.
- 15 *Ibid.*, p. 185.
- 16 *Ibid.*, p. 190.
- 17 Pierre Vadeboncœur, *L'humanité improvisée*, Montréal, Bellarmin, coll. « L'essentiel », 2000, p. 97.
- 18 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque, op. cit.*, p. 181.
- 19 Fernando Pessoa, *Erostratus*, Paris, La Différence, 1987, p. 128.
- 20 Germaine Guèvremont, *Le survenant*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 1990, p. 183. Le survenant, de toute évidence, commence de citer l'Éclésiaste : « *Cast your bread upon the waters / for after many days you will find it again* ».
- 21 Pierre Vadeboncœur, *La dernière heure et la première, op. cit.*, p. 13.
- 22 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque, op. cit.*, p. 203.
- 23 *Ibid.*, p. 204.
- 24 *Ibid.*, p. 186.
- 25 Hector de Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 2 et 29.
- 26 Franz Kafka, *Les Aphorismes de Zürau*, Paris, Gallimard, coll. « Arcades », 2010, p. 64.
- 27 Pierre Vadeboncœur, *La ligne du risque, op. cit.*, p. 188.
- 28 *Ibid.*, p. 187.
- 29 Pierre Vadeboncœur, *Les deux royaumes*, Montréal, L'Hexagone, 1978, p. 121.
- 30 *Ibid.*, p. 120.
- 31 *Ibid.*, p. 123-124.
- 32 Hector de Saint-Denys Garneau, *op. cit.*, p. 34.

# Creuser le haut à Saint-Constant

PAR JONATHAN LIVERNOIS\*

La sensibilité à la transcendance n'est pas égale pour tous. Dieu ne nous a pas tous pourvus de la même manière. Il fut une époque où ça devait être plus facile. Relisez le *Journal* de Saint-Denys Garneau, les premiers essais de Pierre Vadeboncœur : une symphonie de Beethoven, un nocturne de Chopin ou une toile de Borduas, le voile du sensible est déchiré. Ces jeunes gens, un pied dans le catholicisme et un autre (hésitant) vers la sortie, entrevoyaient beaucoup de vérités sacrées. Cela dit, ce n'est pas seulement leur époque qui a fait d'eux des voyants. Les romans de Virginia Woolf permettent encore à mon ami Yvon Rivard d'écrire sur le temps et sa suspension, sur ce qui rend la mort supportable. Il me rappelle que la transcendance n'a pas nécessairement à voir avec Dieu, que ce qui est sacré peut se jouer ici-bas, dans le besoin de porter assistance à autrui. À le lire, on peut trouver cela admirable mais y demeurer insensible. On peut évoquer la sagesse de la petite servante thrace qui, dans *Le Théétète* de Platon, raillait Thalès qui venait de tomber dans un puits à force de regarder le ciel. C'est très facile.

Mais cela ne dure qu'un temps, comme le mépris. Depuis quelques années, le statut de mécréant ne me suffit plus. Est-ce là le signe d'une foi du charbonnier ? Peu me chaut, dirais-je pour demeurer poli. Le sacré prend maintenant pour moi la forme d'un étalon, nécessaire afin de voir ma propre existence sous un autre angle, large. Il ne donne pas de sens à ma vie, mais allège mes gestes et mes choix, dont je doute sans cesse, en les projetant dans un ensemble aux dimensions étales. Je convoque des représentations mentales plus ou moins formées, qui se succèdent à grand rythme et qui participent de cet univers indéfini. Des images qui, du même coup, me donnent un peu de courage, de fierté, et invitent à persister dans l'être. En voici quelques-unes, en vrac. La quatrième est la plus importante et la plus tenace.



Lord Charles Beauclerk, *Dispersion des insurgés à l'arrière de l'église de Saint-Eustache*, 14 décembre 1837 (détail), 1840, Musée de la civilisation.

- 1) se la jouer stoïcienne, parce qu'à Rome, on fait comme les Romains. Cette philosophie peut relativiser mes drames appréhendés. Mais tout cela n'est pas très sérieux puisque je ne relis jamais les stoïciens. De toute façon, c'est une mauvaise idée que de prendre un bain avec Sénèque.
- 2) considérer que tout est relatif et qu'il faut profiter de la vie parce que j'aurais pu mourir d'un lymphome non hodgkinien que j'ai eu à l'adolescence. La vie est si fragile, d'accord, mais cette maladie m'a surtout valu une guérison et un *black-out* sur le référendum de 1995. Pas de grandes leçons à en tirer.
- 3) se rappeler que Mahler, comme Bach, a existé et va exister après vous.
- 4) convoquer une série de souvenirs qui renvoient au caractère naïf du sacré de ma jeunesse. Je ne suis pas né mécréant : il y a d'abord eu ces histoires créées à la vue de représentations de la vie de Jésus. Ces dernières, remontant aux années 1950, étaient peintes sur la voûte de l'église de Saint-Constant, œuvres d'un sous-Guido Nincheri. Ce que j'en comprends, vingt-cinq ans plus tard, c'est que mon regard porté vers la voûte, lors de la messe de Minuit à sept heures trente, avait surtout pour but de m'amener dans le sous-sol de cette même église. Mon père m'avait dit qu'il y avait là des sépultures de curés du 19<sup>e</sup> siècle. Elles avaient survécu à l'incendie de 1924, qui avait détruit la belle église de Victor Bourgeau, remplacée depuis par une version *low cost* pré-Vatican-II.

Le sacré de ma jeunesse, que je n'aurais pu nommer à l'époque, était donc surtout un détour par en haut pour aller en bas. Pas d'échappatoire : l'allègement ne venait pas d'une sortie par la calotte, comme l'écrivait Miron, mais bien de l'acceptation que je n'étais pas seul, *hic et nunc*, et que ma vie était plus large que je ne le pensais à cause d'une ascendance directe ou indirecte. Voilà une certitude qui remonte à mon enfance et qui me retient de nouveau. Patriotisme larmoyant ? Nationalisme incantatoire ? Il s'agit bien plutôt de faire renaître ce qui n'existe plus, de deviner ce que fut hier en creusant, pour voir jusqu'où je peux me rendre. Et je ne parle pas en l'air : j'ai vraiment creusé le sol chez mes grands-parents, où j'ai trouvé les pipes de plâtre de mon arrière-arrière-grand-père Rodrigue Labelle. À partir d'une roche aussi retrouvée, étrangement entaillée, j'ai même imaginé des Iroquois remonter la rivière Saint-Pierre, fût-elle à l'époque un ruisseau impraticable pour n'importe quelle embarcation. Un printemps, j'ai aussi trouvé plein de clous de forge, remontés à la surface, dans le cimetière de Saint-Constant. Je les ai encore, au cas où je devrais river un cercueil.

Quand j'allais aux réunions de la pastorale, ce n'était pas pour discuter d'histoires bibliques édulcorées, mais bien pour voir l'intérieur du vieux presbytère de Saint-Constant, dont la plus vieille partie remonte à 1790. C'était à peu près tout ce qui reste de ce village qui avait été si important au 19<sup>e</sup> siècle et dont

le cœur avait été dévasté par le feu et par l'inconscience. Ainsi la maison de l'aubergiste François Camyré, organisateur du parti Patriote pendant les années 1830, a-t-elle été démolie par des entrepreneurs en juillet 1992. On voit encore les arbres épouser la forme du logis spectral.

Dans cette banlieue anhistorique, qui oubliait déjà son passé, qui détruisait les maisons de ses patriotes, qui remblayait ses rangs et bloquait l'entrée de ses montées, mon imaginaire a voulu et a dû pallier le manque de paysages historiques, m'élevant ainsi sur une ligne du temps qui annonçait un futur qui pourrait tenir sans moi. Ou avec moi, c'est selon. Cet imaginaire juvénile a aussi pu compter sur un livre, sacré : *Les patriotes* de Laurent-Olivier David, édition de 1937, trouvé dans le sous-sol de mon grand-père Livernois. Cette lecture m'a permis de découvrir que Saint-Constant avait été un bastion patriote. Avec des vols d'arme. Avec un député patriote. Avec une assemblée publique. Avec des pendus. Je venais de trouver le point de convergence de toutes mes histoires. Regarder les représentations pastel de voûte de l'église, imaginer un sous-sol plein de tombes, amasser des clous dans le cimetière, dessiner en cinquième année des patriotes pendus pour le concours de dessin de la Saint-Jean-Baptiste : j'étais relié à plus que moi par en bas. Aujourd'hui, c'est ce sentiment que j'essaie de retrouver en écrivant des essais sur 1837, sur Papineau, sur l'histoire littéraire du Québec, sur Arthur Buies, sur Gérald Godin, sur Lionel Groulx. Ce sont de nouvelles approches pour un même objectif : me sentir nombreux. Pas naïf, pas béat devant l'histoire, mais capable de départager le bon grain de l'ivraie et d'imaginer le reste.

Le journal *La Minerve* du 14 août 1837 relate la grande assemblée du comté de La Prairie, qui s'est déroulée le 6 du même mois à Saint-Constant, lieu de votation de la circonscription. 2000 électeurs se sont réunis dans « une belle prairie en face de l'église ». Ont été présents, entre autres, Thomas Storrow Brown, futur « général » de l'armée patriote, et Édouard de Pontois, ministre plénipotentiaire de France à Washington. Une des résolutions votées par l'assemblée : « Que dans les circonstances présentes les habitants de ce comté déclarent et jurent solennellement que, vu la conduite infâme du pouvoir envers ce pays, ils verront avec plaisir l'occasion qui leur donnerait les moyens de secouer le joug tyrannique qui pèse sur eux, et que s'ils prennent jamais les armes ça ne sera pas pour conserver au gouvernement un pouce de terre dans l'Amérique du Nord. » De tels propos proférés à Saint-Constant ? Qui le dirait, aujourd'hui ? L'histoire plane encore au-dessus des lieux évidés. Cette ténacité du passé au cœur d'une banlieue qui a ravalé l'histoire au statut de monuments de grès mal entretenus est tout bonnement exemplaire. Au cœur de ma vie, une telle persistance est mon viatique. \*

\* Collège Édouard-Montpetit. Dernier ouvrage : *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec* (2014).